

PARIS EN 1814

01127
PARIS EN 1814

JOURNAL INÉDIT
DE
MADAME DE MARIGNY

AUGMENTÉ DU JOURNAL DE T.-R. UNDERWOOD

PUBLIÉ AVEC INTRODUCTION ET NOTES

PAR

JACQUES LADREIT DE LACHARRIERE

PRÉFACE DE HENRY HOUSSAYE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

ÉMILE-PAUL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ

1907

PRÉFACE

A MONSIEUR

JACQUES LADREIT DE LACHARRIÈRE

MONSIEUR,

J'avais accueilli très volontiers votre aimable demande d'une préface. Mais je m'aperçois que votre Notice sur M^{me} de Marigny ne me laisse à peu près rien à dire sur cette sœur aînée de Chateaubriand ni sur son Journal de 1814. Vous avez fort bien fait remarquer vous-même l'intérêt de ces pages écrites au jour le jour, sous l'impression immédiate des événements et des nouvelles vraies ou fausses colportées dans Paris.

Sans doute, ce ne sont que caquets et babils de femmes. On n'y trouve rien que l'on

ne sût déjà. Mais ce bavardage sert à compléter la psychologie de Paris pendant les mois d'angoisse que dura la campagne de France. Il est l'écho fidèle des conversations tenues dans les salons royalistes ; il apprend comment on accueillait les nouvelles militaires, politiques, diplomatiques ; comment on jugeait les événements, comment on les interprétait, comment souvent on les travestissait. Il marque la répercussion des faits sur les idées.

Ces sortes de documents, qui sont comme les miettes de l'histoire, intéressent le public et ils sont très utiles à l'historien, sous la condition toutefois qu'il les compare à d'autres documents de même ordre provenant de milieux différents. Il ne faudrait pas, par exemple, juger l'esprit de Paris en 1814 uniquement par le Journal de M^{me} de Marigny. On pensait comme elle au faubourg Saint-Germain. On pensait tout autrement au faubourg Saint-Marcel et au faubourg Saint-Antoine — et ailleurs encore.

Emprisonnée pendant la Terreur, sœur du comte de Chateaubriand mort sur l'échafaud, amie de Du Boisguy, un des chefs les plus redoutés de la chouannerie bretonne, M^{me} de Marigny n'aimait point Napoléon qui person-

nifiait à ses yeux la Révolution triomphante. Elle souhaitait la chute de ce « Robespierre à cheval » et le retour du roi légitime. Rien de mieux. Mais, ce qui me paraît moins bien, elle souhaitait aussi la victoire de ceux qui pouvaient ramener le roi, c'est-à-dire de « nos bons amis nos ennemis », Anglais, Russes, Prussiens, Autrichiens et Allemands de tout poil. C'était l'esprit de l'émigration, l'esprit des émigrés à l'extérieur qui en 1814 n'étaient plus bien nombreux, et des émigrés à l'intérieur qui se multipliaient à chaque pas en arrière des armées françaises. Pour excuser cet esprit-là, on a dit que la notion de la patrie n'existait pas à cette époque, ou du moins que la patrie et le roi se confondaient. Avant le sol français et la solidarité nationale, il y avait la Maison de France et la fidélité au roi. Où était le roi, là était la patrie, là était le devoir. C'est un pur sophisme. Bien avant la Révolution, on distinguait entre la patrie et le roi. Cette distinction est indiquée dans ce vers de Ronsard :

Servez votre pays et le roi votre maître.

Elle est précisée dans la noble devise de Colbert : *Pro Rege sæpe, pro Patria semper.*